

La connaissance

<p>Connaître \neq savoir quelque chose en particulier, mais être capable de dire pourquoi ce que je sais, c'est du savoir</p>	<p>La vérité est dite dans le discours à propos des choses : c'est la coïncidence du monde et de ce que j'en dis. Trois éléments pour l'idée de vérité : croire en x, x est réel, je suis justifié dans ma croyance en x</p>
<p>Le sceptique prétend qu'on ne peut pas faire correspondre les mots et les choses. Le miel me paraît doux \neq la douceur est dans la nature du miel. On ne peut pas savoir ce qu'est le miel car les apparences se contredisent. Une chose a différents aspects : elle n'est pas plus ceci que cela (Pyrrhon)</p>	<p>Conséquence pour la connaissance : connaître implique de ne pas s'en tenir à nos sensations, pour ne pas dépendre de notre subjectivité</p>
<p>Si connaître, c'est être certain, ne pas avoir de doute, alors l'hypothèse du rêve rend tous nos savoirs incertains (comme je ne suis pas certain d'être en train de rêver, je ne suis pas certain de tout ce que je sais actuellement)</p>	<p>Dretske répond au rêve de Descartes par l'argument de l'importance du contexte : pour savoir, je ne dois pas être en mesure d'exclure toutes risques d'erreur, mais seulement les hypothèses pertinentes (données par le contexte) opposées à ce que je crois savoir</p>
<p>Du coup, s'il est déraisonnable de croire qu'on rêve, on doit avoir de bonnes raisons de croire dans ce qu'on connaît : c'est l'idée d'un processus fiable comme les perceptions. Fiable = qui produit des croyances vraies. Connaître c'est distinguer des mécanismes plus ou moins fiables au sens où les croyances que j'ai grâce à eux sont plus ou moins vraies. Nos croyances sont justifiées par un mécanisme externe qui lie nos pensées aux choses</p>	<p>Le problème, c'est que nous connaissons parce que nous avons confiance dans notre moyen de connaître, mais on est aveugle à son processus : on ne fait que constater que les faits correspondent à ce qu'on croit. Mais on peut avoir de mauvaises raisons de croire. Or, savoir suppose d'être capable de se justifier, donc de pouvoir donner des raisons qui feraient que chacun partagent ma croyance (ce que ne peut pas faire la voyante, même si son don est prétendu fiable)</p>
<p>D'où l'intérêt de la connaissance démonstrative, qui se caractérise par le fait que celui qui démontre se donne les moyens d'éprouver pour lui-même la validité du raisonnement qui aboutit à une conclusion – qui s'impose par la force de la logique. Le raisonnement par récurrence est certain parce qu'il utilise une propriété des entiers (dans N chaque nombre a un successeur et est lui-même un successeur) que l'esprit se donne et respecte par souci de la logique</p>	<p>Mais la démonstration ne permet pas d'augmenter nos connaissances empiriques (relatives à l'expérience, au monde physique). Les sciences utilisent l'expérimentation pour cela : pour savoir si une théorie est vraie, on met en place un dispositif expérimental dont on fait varier un paramètre précis pour vérifier si le comportement d'une variable est identique aux prédictions. L'expérience prouve la théorie : on imagine une hypothèse, puis on modifie le cours normal des faits en fonction de l'hypothèse pour avoir la preuve que les faits se comportent bien comme elle prétend les expliquer</p>
<p>La méthode expérimentale est confrontée au problème logique de l'induction : en un sens, la théorie n'est jamais vérifiée par les faits parce qu'ils sont seulement particuliers alors qu'elle est universelle. Au mieux, elle n'est pas réfutée par eux. Plus une théorie résiste aux contre-épreuves expérimentales, plus elle est « corroborée » par les faits, donc probable. Mais elle n'est jamais certaine car on ignore si une nouvelle expérience ne viendra pas la contredire. On ne peut pas tirer du passé une conclusion sur le futur : l'avenir n'est pas garanti par le fait que « ça s'est toujours passé comme ça ».</p>	<p>Le vivant offre un défi à la science parce qu'il semble contredire le « mécanisme » où tout est cause et effet sans organisation préalable (divine). Canguilhem parle de norme pour traduire le fait qu'un vivant se caractérise par la possibilité de rester en vie tout en étant malade. Un organisme n'obéit pas à des normes aussi strictes qu'une machine parce qu'il s'organise dans le but de survivre : il se soumet aux normes qu'il juge bonnes pour cela, c'est pour ça qu'il peut en changer. Une norme vitale ne s'impose pas de l'extérieur : c'est le vivant qui en est à l'origine en tant qu'elle est adaptée à une situation variable</p>